

Chongho Kim, Korean Shamanism. The Cultural Paradox

Aldershot, Ashgate, coll. « Vitality of Indigenous Religions », 2003, 248 p.

Roberte N. Hamayon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3175>

DOI : 10.4000/assr.3175

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

ISBN : 2-7132-2045-9

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Roberte N. Hamayon, « Chongho Kim, Korean Shamanism. The Cultural Paradox », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 131-132 | juillet - décembre 2005, document 132-41, mis en ligne le 29 novembre 2013, consulté le 02 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3175> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.3175>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mars 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Chongho Kim, Korean Shamanism. The Cultural Paradox

Aldershot, Ashgate, coll. « Vitality of Indigenous Religions », 2003, 248 p.

Roberte N. Hamayon

- 1 Voici un ouvrage qui tranche sur la masse des travaux anthropologiques consacrés au chamanisme coréen. Ceux-ci en effet, qu'ils soient dus à des auteurs coréens ou occidentaux, sont centrés sur les chamanes et leurs pratiques. La plupart soulignent le renouveau contemporain du chamanisme en Corée et son émergence, sous forme théâtralisée, sur la scène internationale. Frappé par le décalage entre l'image positive qui émane de ces ouvrages et l'image négative qui prévaut chez les Coréens, C. Kim décide d'adopter un regard différent. Comment se fait-il que tant de Coréens aient recours au chamanisme, cette méprisable « superstition », alors qu'ils en ont honte et n'osent le faire qu'en secret, se cachant même de leurs proches ? Pour élucider ce paradoxe, rien ne sert d'étudier une fois de plus les chamanes, se dit l'auteur, c'est à une ethnographie de leurs clients qu'il faut se livrer. La tâche se révélera plus délicate qu'il ne le pensait.
- 2 Après plusieurs années passées à l'université de Séoul et un début d'enquête auprès des chamanes de la ville, il découvre en 1996 que sa belle-mère, qu'il considérait jusqu'alors comme son meilleur informateur, a, un an auparavant, attendu son absence pour faire elle-même réaliser un *kut*, rituel chamanique, dans l'espoir que son fils recouvre l'usage de son oreille malade. Face à ses reproches de le lui avoir caché, elle finit par lui avouer sa honte : la tenue d'un *kut*, dit-elle, implique toujours « des histoires qu'on ne doit pas dire à autrui » (p. 6). Tout en ressentant la chose comme un échec, l'auteur y voit une clé pour appréhender cette forme de chamanisme, si différente du « ritual business » qui se développe dans la capitale. Il s'installe dans une petite ville à 150 km de Séoul. Donnant un sens fort à sa qualité d'anthropologue indigène, il se fait un devoir de comprendre ce type de recours dans lequel il s'est senti lui-même impliqué, mais pour lequel il a peu de goût et se voit du reste critiqué, surnommé « espion » ou « chercheur de fantôme ou en maladie de fantôme ». Ce sont ces *kut* accomplis en cachette, le plus souvent de nuit, à l'écart des agglomérations, qui constituent, à ses yeux, la part la plus

authentique de la pratique chamanique coréenne. Il est vain de chercher à les situer dans le champ des soins de santé. C'est l'expression d'un vaste « champ de l'infortune » qu'il faut voir en eux, et c'est là qu'il faut chercher les raisons de l'attitude paradoxale de recours secret et de rejet affiché.

- 3 C. Kim a pu se familiariser avec la préparation et la tenue de ce type secret de *kut* grâce à la voiture qu'il a louée pour conduire les chamanes et leurs clientes en les accompagnant dans leurs courses. Il en donne des descriptions détaillées et vivantes. L'un de ces *kut* (chap. 2) est un rituel sans autre public que lui-même, au simple titre de chauffeur. Son déroulement laisse l'auteur perplexe : la chamane transmet à sa cliente le « bâton d'esprit » censé devoir, au bout d'un certain temps, exprimer par ses mouvements la présence en lui d'un esprit attendu d'un commun accord, en général une âme de défunt proche. Faute d'assurance de la part de la cliente ou de patience de celle de la chamane, le « bâton » n'exprime rien et la chamane se borne à remercier, au nom de l'esprit, la cliente pour ses offrandes. L'auteur a du reste été frappé auparavant par l'aspect mercantile des préparatifs et remarqué qu'on pourrait aussi « examiner un *kut* en termes de business » (p. 50). Il ne pourra rien savoir, plus tard, de l'impression qu'en aura retirée la cliente.
- 4 Le *kut* qui fait l'objet du chapitre 4 est analysé comme une « pratique de rébellion culturelle ». Il réunit des représentants de la famille et du voisinage de la commanditaire, une veuve d'une soixantaine d'années ayant charge de sa belle-mère et se plaignant d'un mal de dos. Elle tient le « bâton d'esprit ». S'instaure un dialogue entre la chamane et l'esprit du défunt mari de la veuve, censé s'exprimer par les mouvements du « bâton » qu'elle tient, ainsi que par sa propre voix. L'analyse – à tous égards remarquable – met en évidence que le véritable objet du *kut* était de permettre à la veuve commanditaire d'accomplir une sorte de « meurtre rituel » de sa belle-mère avec l'aval de son défunt mari, selon un déroulement mis au point avec la complicité de la chamane. Elle manifestait par là sa rébellion contre le devoir fait à la femme de s'occuper toute sa vie de ses beaux-parents, et aussi, au-delà, contre les privations affectives imposées par son statut, comme le donnèrent à entendre les « histoires à ne jamais raconter » qu'elle raconta plus tard. En invitant ses voisins à ce rituel, elle exprimait aussi son soutien aux recherches de l'auteur, qui s'en trouvaient, en quelque sorte, justifiées.
- 5 L'interprétation repose sur l'argument suivant. C'est le fait que certaines situations imposent d'évoquer « les histoires à ne jamais raconter » qui explique le « paradoxe culturel » de la tenue et du déni de ces *kut* par la culture publique coréenne. Ces situations relèvent du vaste « champ de l'infortune », que découvre l'auteur. La maladie n'y est tout au plus qu'un prétexte, que le rituel transforme en « infortune » et soumet à la « parole des esprits ». C'est la seule forme rituelle qui, en Corée, fasse « parler les esprits », insiste l'auteur, et c'est la raison pour laquelle elle est l'immanquable recours en cas d'infortune. Dans toutes les autres formes rituelles (et l'auteur a ici en vue le bouddhisme et le christianisme), la communication est unilatérale, ce qui rend la négociation impossible (p. 36).
- 6 En effet, malgré l'ancienneté de l'implantation du bouddhisme, et la force de celle, plus récente, du christianisme – religions officielles dont la grande majorité des Coréens se réclament –, communiquer avec les esprits est resté indispensable dans la culture coréenne, selon laquelle tout événement survenant dans la vie d'un individu et de sa famille est supposé connu des ancêtres. Dans la pensée populaire, on en vient à ne plus

penser qu'aux morts. En ce que le chamanisme consiste à communiquer avec les morts, il est toxique, écrit l'auteur (p. 176-177), mais il soulage aussi, dans la mesure où il invite à se servir des *kut* « comme de toilettes où vider les histoires malodorantes », ajoute-t-il (p. 181). C'est la raison pour laquelle personne n'aime y être impliqué et le laisser savoir, et c'est pour rendre compte de l'usage d'une conduite que l'on n'aime pas, dit-il comme pour s'excuser de sa trivialité, qu'il a fait appel à la métaphore des toilettes (p. 190). Il faut comprendre le rituel du *kut* qui consiste à faire « parler les esprits » comme une forme de lutte pour échapper au mode de vie et de pensée imposé par le code culturel.

- 7 Mais C. Kim ne se borne pas à cette analyse. Il la met en relief tout au long de son ouvrage grâce à la structure en contrepoint qu'il lui donne, alternant les études de *kut* avec l'examen d'autres aspects du chamanisme. Sous le titre « les deux faces de la culture coréenne », le chapitre 3 met en regard sa propre expérience de cette pratique déroutante et l'évidence de « l'industrie rituelle du chamanisme urbain », source de distraction marquée par des traits mercantiles qui comporte, elle aussi, des paradoxes déconcertants. Un contraste similaire oppose la propre vision de l'auteur et celle, plutôt « romantique », qui ressort des travaux de la spécialiste la plus connue du chamanisme coréen, l'anthropologue américaine Laurel Kendall. Pour celle-ci, en effet, « the *kut* emerges as a “women's party” » (*Shamans, Housewives and Other Restless Spirits. Women in Ritual Life*. Honolulu, University of Hawaii Press, 1985, p. 21). Elle voit le chamanisme, plus largement, comme une sorte de religion des femmes opprimées par le caractère fortement patrifocal de la société coréenne. Sans nier la remarquable qualité et l'abondance des matériaux de Kendall, C. Kim s'interroge sur l'influence que le contexte a pu exercer sur son enquête ethnographique. Celle-ci s'est déroulée à partir des années 1970 près de la frontière nord-coréenne où des troupes américaines étaient installées en masse. La présence même de Kendall dans la région sauva sa principale informatrice de la police qui la pourchassait en cette époque de lutte contre les superstitions. Cependant, et malgré les précautions que Kendall ne cesse de prendre, ses écrits sont à ce point centrés sur les chamanes, leurs propos et leurs pratiques qu'ils donnent l'impression – abusive aux yeux de C. Kim – d'une fusion entre rites chamaniques et rites domestiques féminins.
- 8 L'importance du contexte international dans le développement du chamanisme urbain est particulièrement évidente dans le dernier chapitre, qui retrace la trajectoire exceptionnelle de Kum Hwa Kim, très célèbre chamane, déclarée « Trésor national vivant » par le gouvernement coréen en 1985. Lors d'une conférence internationale tenue en Corée en 1981, elle officie devant des anthropologues (dont Claude Lévi-Strauss), ce qui déclenche une longue série de rituels accomplis sur scène comme à la télévision et de conférences publiques données tant en Corée qu'aux États-Unis et ailleurs. Kum Hwa Kim devient une superstar du chamanisme et celui-ci, dans le même temps, s'affirme comme « art de la performance ». Mais l'auteur offre aussi une lecture différente de sa biographie : jeune orpheline, elle échappe à la misère en exécutant des rituels chamaniques « où il y a toujours de quoi manger » (p. 200) ; elle mène une existence méprisée jusqu'à ce que, peu à peu, son statut devienne celui d'une artiste. En réalité, remarque l'auteur, le gouvernement a encouragé l'aspect de « performance artistique » du chamanisme pour mieux décourager son autre aspect, lié au « champ de l'infortune », qu'il n'arrivait pas à déraciner. D'ailleurs, poursuit-il, les performances sont protégées par la loi, alors que les cures sont toujours illégales. Et il est remarquable, écrit-il pour conclure, que le développement du chamanisme comme art

de la performance n'ait pas affecté les préjugés négatifs contre le chamanisme comme traitement de l'infortune.

- 9 L'émotion qu'éprouve l'auteur pour son sujet rend la lecture de bout en bout vivante, souvent captivante, et une certaine prolixité dans l'expression la rend facile. Aussi lui pardonne-t-on volontiers quelques longueurs et expressions maladroites.